



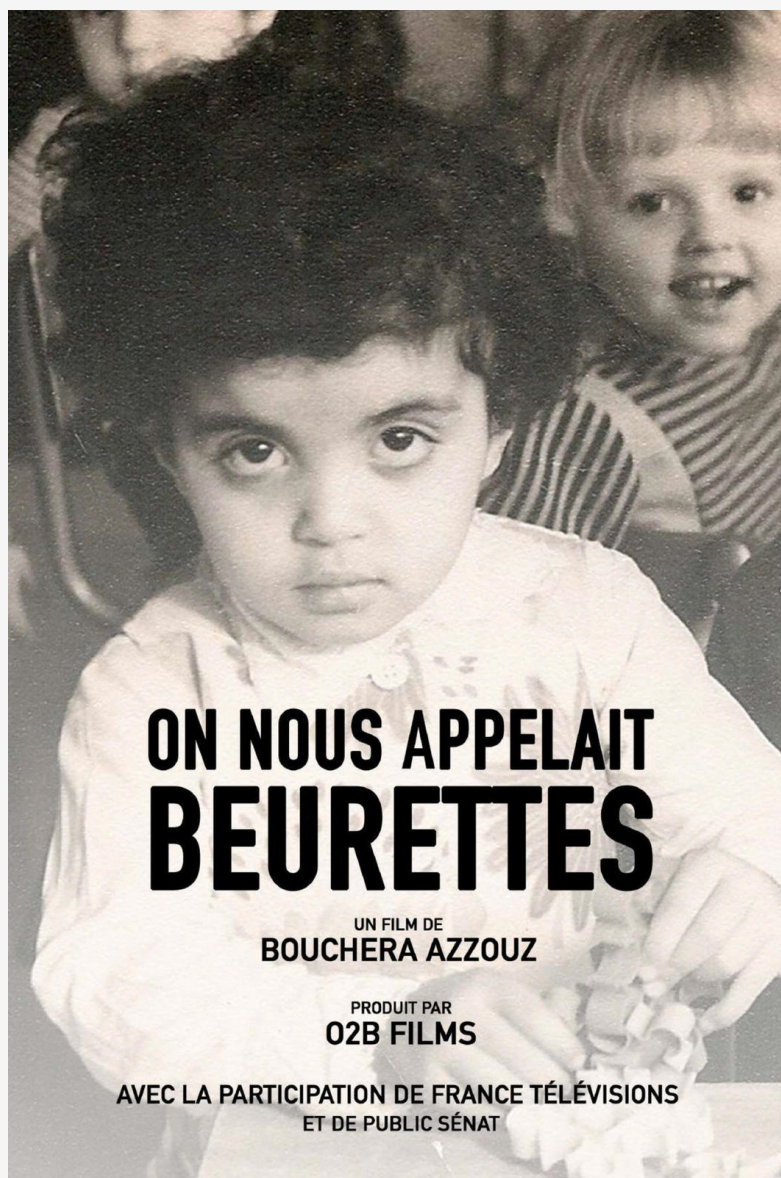
05/03/2019

Sommaire

Ce soir sur France 2, portrait de la première génération de femmes d'origine maghrébine nées en France après la guerre d'Algérie. LeBlogTVnews.com - 05/03/2019	3
Une histoire féministe de l'immigration La Croix - 05/03/2019	5
Bouchera Azzouz raconte les «Beurettes» L'Humanité - 05/03/2019	6
FRANCE 2 sur FRANCE INFO FRANCE INFO - LES INFORMES DE FRANCE INFO - 02/03/2019	8
On nous appelait beurettes Pèlerin - 28/02/2019	9
Le double carcan des traditions et du racisme HD Humanité Dimanche - 28/02/2019	10
Bouchera Azzouz: "Les garçons étaient en colère, nous les filles, nous étions révoltées" HD Humanité Dimanche - 28/02/2019	11
Histoire d'une conquête L'Obs - 28/02/2019	13
On nous appelait Beurettes Télérama - 27/02/2019	14
Pas de quartier pour les filles de la cité Télérama - 27/02/2019	15



Ce soir sur France2, portrait de la première génération de femmes d'origine maghrébine nées en France après la guerre d'Algérie.



Ce mardi à 23h10 sur France2, Marie Drucker présentera le documentaire inédit *On nous appelait beurettes*, écrit et réalisé par Bouchera Azzouz.

Un portrait de la première génération de femmes d'origine maghrébine nées en France après la guerre d'Algérie. À travers les témoignages de Mina, d'Aourdia, de Dalila et celui de la réalisatrice elle-même, le film retrace l'histoire méconnue de ces femmes qui ont été les premières à affronter la question de la double identité, et, comme femmes, à trouver les chemins de leur émancipation entre les traditions familiales et les préjugés de la société d'accueil.

Bouchera Azzouz :

"Elles s'appellent Dalila, Aourdia ou Mina. Elles ont entre 45 et 50 ans et ont toutes grandi dans le même quartier de Bobigny, celui de l'Amitié, au début des années 70. Elles appelaient leurs mères les « daronnes ». La société allait, dans les années 80, les enfermer, elles, sous l'étiquette de « beurettes », féminin de « Beurs », mot dérivé du verlan pour dire « Rebeu », donc Arabes.

On connaît bien l'histoire de leurs frères, les « Beurs », largement médiatisée. Mais les filles ? Dans l'imaginaire collectif, elles restent cantonnées au mieux à la place de celles qui s'en sortent grâce à l'école de la République, au pire à cette image de femmes soumises à leur père et à leurs frères, mariées de force à un cousin du bled. Longtemps invisibles, mises à la marge de toutes les politiques publiques, les « Beurettes » ont pourtant mené bien des combats.

Elles font partie de cette génération qui a vu naître les quartiers et qui va être confrontée de plein fouet à la problématique de l'intégration. Ce sont elles qui ont essuyé les plâtres d'une tentative d'un premier « vivre-ensemble », elles qui sont allées pour la première fois à l'école française mais qui ont connu les vacances d'été au bled et l'écartèlement plus ou moins douloureux entre deux cultures. Le mariage forcé n'était pas un mythe mais bien, pour beaucoup, comme Mina, une dure réalité. Car les Beurettes ont dû non seulement gagner le droit d'être pleinement citoyennes en tant que personnes issues de l'immigration mais aussi en tant que femmes : dans la douleur, il leur faudra faire évoluer les mentalités au sein de leurs propres familles, où les traditions pèsent lourd sur leur destin de femmes.

Mais leur histoire est aussi celle d'une génération qui a bénéficié d'une dynamique d'éducation populaire encore très active à l'époque. L'école de la République, bien sûr, a joué un rôle déterminant, mais nos personnages ont aussi profité des mêmes patronages, des mêmes colonies de vacances que les petits Français, et surtout, de la dynamique de solidarité propre aux fameuses « banlieues rouges », qui, dans les années 80, au moment de leur adolescence, connaîtra son chant du cygne.

Enfin, c'est la génération des Beurs et Beurettes devenue adulte, qui a vu apparaître la montée de l'Islam des « frérots », issu de la mouvance des Frères musulmans. Ce sont donc des enjeux encore largement d'actualité : « émancipation », « intégration », « identité », « égalité », qui traversent le film. Car raconter le parcours de Beurettes, c'est raconter aussi en filigrane le passage d'une société à une autre. Comment est-on passé de la question de l'intégration à la question identitaire qui définit aujourd'hui une nouvelle génération de jeunes nés français et qui n'ont pas connu d'autre culture que la culture urbaine des quartiers ? Comment est-on passé de l'éducation populaire encadrée par les municipalités communistes aux politiques de la ville mises en place avec le retour de la gauche au pouvoir ? Comment est-on passé d'un Islam modéré, vécu comme une quête de spiritualité dans l'intimité des foyers, à un Islam radical, très politique, qui voudrait désormais s'afficher de façon ostentatoire dans tous les domaines de la vie, y compris dans la sphère publique ?

Le film veut mettre en valeur les combats des Beurettes et promouvoir leur histoire pour offrir une alternative aux jeunes et en particulier aux jeunes filles des quartiers populaires. Elles sont les héritières de ces luttes, faut-il encore que ces histoires soient racontées si on veut leur en faire prendre conscience ?"

Crédit photo © O2B Films

#France 2

Commenter cet article



Télé-radio

le choix de La Croix

Une histoire féministe de l'immigration

On nous appelait beurettes

À 23 h 10 [sur France 2](#)

Il y a plusieurs années que les termes « beurs » et « beurettes » ont un peu disparu du vocabulaire, comme s'ils étaient devenus trop légers dans une époque marquée par le terrorisme islamiste. Pourtant, le destin de ces enfants d'immigrés grandis dans les cités est une partie de l'histoire de la France, comme le montre avec une grande justesse ce documentaire. L'auteure, Bouchera Azzouz, est l'une de ces femmes à la charnière de deux mondes, celui de ses parents marocains et la France de la cité de Bobigny (Seine-Saint-Denis) où elle a grandi.

Après le remarquable *Nos mères, nos daronnes*, en 2015, elle explore ici avec sensibilité, à travers son histoire, quarante ans d'émancipation féminine dans les cités. Avec tendresse, elle évoque sa mère et les sœurs de l'école catholique où ses parents l'avaient inscrite pour qu'elle fasse de belles études, et parce qu'il n'y avait pas de garçons.

Elle remonte sur les traces de son enfance, retrouve ses amies aujourd'hui adultes au pied des tours où elles ont grandi. Voici les grands combats portés par la marche des beurs de 1983 puis par le mouvement Ni putes ni soumises, sans rien cacher des soubresauts de l'intégration. Le parcours personnel de Bouchera Azzouz y résonne d'un écho particulier. Avant de devenir

une figure de proue du féminisme populaire des cités, elle a aussi été la première jeune femme voilée de sa cité, à tout juste 17 ans, puis la première à oser un mariage mixte.

L'auteure rend enfin hommage à une certaine vision de l'État portée par l'idéal de l'éducation populaire de son enfance ou par la lutte contre les mariages forcés. Elle rappelle que la France a pleinement su accompagner le besoin de protection des « beurettes » qui se voyaient mariées de force lors de retours au « *bled* », ou avec des immigrés sans-papiers qui trouvaient ainsi le moyen de régulariser leur situation. Un combat trop souvent méconnu mais qui a changé la vie de nombreuses jeunes femmes.

Emmanuelle Lucas

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Le documentaire de Bouchera Azzouz explore avec sensibilité l'émancipation féminine dans les cités. [France 2](#)



Culture & Savoirs

TÉLÉVISION

Bouchera Azzouz raconte les « Beurettes »

La réalisatrice narre les combats des filles issues de l'immigration dans les années 1980 et le remodelage des paysages urbains et mentaux par la droite.

INFRAROUGE.

ON LES APPELAIT LES BEURETTES
France 2, 23 h 10

Dans les années 1980, les filles issues de l'immigration maghrébine étaient appelées « les Beurettes ». Bouchera Azzouz, née en France de parents marocains, est l'une d'entre elles. Dans un premier film, *Nos mères, nos daronnes*, elle racontait, en 2015, la vie et les combats des femmes de la génération de sa mère. Dans ce nouveau film, en fouillant les archives de la Seine-Saint-Denis, elle recommence le même chemin : à partir de son destin personnel et de celui de trois de ses amies d'enfance, elle embrasse le destin de celles qu'on appelait « les Beurettes ». Mais elle va aussi au-delà : elle montre comment la crise économique et la politique de la droite, dès le milieu des années 1970, cassent une utopie joyeuse de « vivre-ensemble » pour basculer dans une société plus fracturée et raciste.

Lorsque Bouchera et ses amies Aourdia, Mina et Dalila revoient les images des centres de loisirs de la cité de l'Amitié, à Bobigny, où elles ont passé leur enfance, elles sont étonnées d'être si joyeuses, si insouciantes. Parce que, les années suivantes ont été compliquées. Très vite le

cocon de la cité de l'Amitié, où « il y avait des mètres carrés sociaux destinés à créer des espaces associatifs », mais aussi des espaces collectifs comme des buanderies, avec des machines à laver, sont boudés. Bouchera Azzouz note deux points de bascule, en 1977 : « la loi Stoléru », qui propose aux immigrés de repartir dans leur pays d'origine avec leur famille moyennant 10 000 francs, et « le décret Barre », qui donne un coup d'arrêt au financement du logement social par l'État.

Pour Bouchera Azzouz et ses amies, les matérialisations sont concrètes : leur amie Latifa part dans un pays dont elle ne connaît rien. Et elles se sentent, d'un coup, en insécurité. Entre un pays qu'elles ne connaissent pas et où on les traite d'émigrées, et un pays où elles sont nées et où elles sont renvoyées à leurs origines. Second aspect, le financement des HLM : « *Ce que je trouvais extraordinaire dans cette aventure collective des années*

1970, c'est qu'elle était portée par des militants qui voulaient inventer une autre façon de vivre, très moderne pour l'époque » confie

la réalisatrice au téléphone. « En 1977, il y avait une vraie opposition politique entre la droite et cette vision communiste. Et la droite a dit : "Créons des zones pavillonnaires, le vivre-ensemble, ça n'a pas de sens" ... »

«Nous, les filles, étions révoltées contre le racisme»

Et la jeune Bouchera grandit dans une famille, à l'instar de celles de ses amies, qui surprotège les filles, surtout au moment de l'adolescence. Et où lesdites jeunes filles prennent à la fois conscience du racisme et aussi du poids de l'histoire de la colonisation. Mais elles sont empêchées dans leur révolte : enfermées, certaines, adolescentes, sont contraintes à des mariages forcés, dont elles se sortent comme elles le peuvent. Cette génération de pionnières ont mené des luttes invisibles dans leur famille. « Je le dis très souvent : nous, les filles, nous étions révoltées, alors que les garçons étaient en colère contre une société qui les rejetait d'une manière extrêmement violente. Nous, les filles, étions révoltées contre une société dont on voyait bien qu'elle était raciste, mais aussi par des familles qui ne voulaient pas bouger et pensaient vivre en France comme au pays. Et ce n'était pas transposable, parce que nous étions déjà ailleurs. »

Avec ce film très politique, Bouchera Azzouz signe encore une fois une œuvre qui ne se veut pas exhaustive sur le sujet. Mais donne à penser qu'un autre monde, moins replié sur soi, est possible. C'est d'ailleurs le message qu'elle veut transmettre à sa fille. ●

CAROLINE CONSTANT

**BOUCHERA
AZZOUZ
EST COAUTRICE,
AVEC CORINNE LEPAGE,
DU LIVRE LES FEMMES
AU SECOURS
DE LA RÉPUBLIQUE,
DE L'EUROPE ET DE LA
PLANÈTE, PARU CHEZ
MAX MILO.**

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Lorsque Bouchera et ses amies revoient les images de leur enfance, elles sont étonnées d'être si joyeuses. 02B Films

FRANCE INFO

PAYS : France

EMISSION : LES INFORMES DE FRANCE INFO

DUREE : 71

PRESENTATEUR : AURELIEN ACCART



► 02 mars 2019

[> Ecouter / regarder cette alerte](#)

FRANCE 2 sur FRANCE INFO

20:56:37 Avec Stéphane Rozès, Yasmina Jaafar, Emilie Kovacs, Pierre-Henri Tavoillot. Le coup de coeur de Yasmina Jaafar : "On nous appelait beurettes" sur France 2. 20:57:48



• **2 DOCUMENTAIRE / 23.10**

On nous appelait beurettes

Dans ce documentaire, Bouchera Azzouz explore sa propre histoire. Elle raconte cette première génération de filles d'immigrés nées en France et, comme elle, élevées dans la cité de l'Amitié, à Bobigny (Seine-Saint-Denis). Il s'agit d'une époque charnière, marquée par le centre de loisirs de la cité et les colonies de vacances, mais surtout par un monde qui se referme à l'adolescence, les cités qui deviennent des ghettos, les mariages forcés et la montée du racisme... Plus encore que des pans de vie, les photos, les témoignages et les films en super 8 mettent au jour de nombreux éléments qui expliquent notre monde, de l'héritage colonial à la montée de l'islamisme. À ne pas manquer ! **D. Lz**

Notre avis : 🍷🍷🍷



DÉCOUVRIR TÉLÉVISION

LE DOUBLE CARCAN DES TRADITIONS ET DU RACISME

C'est à la fois une page d'histoire, un manifeste féministe, en même temps qu'une vraie quête intime que signe avec ce film, « On nous appelait beurettes », Bouchera Azzouz. Née en France de parents marocains, la réalisatrice raconte la longue et douloureuse libération des femmes issues de l'immigration. Carcan des familles, carcan des traditions, mais aussi carcan du racisme latent, qui n'en finit jamais de miner la France : à petites touches, elle se raconte, et raconte ses amies. La joie de vivre dans la cité de l'Amitié, à Bobigny, conçue au départ comme un lieu de vie et d'échanges à part entière, les effets épouvantables de la politique de Giscard qui mettent fin à cette utopie, et les effets du racisme, par petites touches aussi, ici ou là, puis par claques bien violentes. Elle raconte aussi, à travers ces magnifiques portraits de femmes, d'Aourdia à Dalila, de Mina à elle-même, la génération de leurs parents, qu'elles ont mis du temps à comprendre : leur adolescence a été confinée, surprotégée, avec des codes qui n'étaient pas ceux de leurs camarades de classe, avec une sévérité parfois douloureuse. Chacune de ces femmes a dû gagner son indépendance, à la force du poignet, et du caractère. Pour Bouchera, après une expérience de racisme très mal vécue, ça a été le voile, la séduction, brève, du discours des islamistes, avant de croiser la route de Ni putes ni soumises. Adressé à sa propre fille, ce film, qui a nécessité un travail d'archives remarquable, est une invitation à la liberté de vivre, comme femme, avec tout ce que l'on est, sans jamais se laisser assigner. Bouchera Azzouz part de l'intime, pour confiner à l'universel, avec des morts forts, justes et infiniment poétiques. Un film bouleversant. **CA. C.**



DÉCOUVRIR TÉLÉVISION

**ON NOUS APPELAIT
BEURETTES**

DOCUMENTAIRE / FRANCE 2 /
MARDI 5 MARS / 23 H 10

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Départ difficile en classe
verte: l'institutrice de
Bouchera, alors élève de CM2,
a dû convaincre ses parents de
la laisser partir en Bretagne.
Il fallait rester à la maison
pour aider la mère.

BOUCHERA AZZOUZ

**«LES GARÇONS ÉTAIENT EN COLÈRE, NOUS
LES FILLES, NOUS ÉTIONS RÉVOLTÉES»**

Après « Nos mères, nos daronnes », en 2015, sur les mères de sa cité, pour la plupart issues de l'immigration, **Bouchera Azzouz** se penche sur leurs filles. « On nous appelait beurettes » raconte l'histoire d'une émancipation familiale et sociétale de toute une génération de filles, invisibles.

Au début de votre film, vous parlez du « vivre-ensemble », dans la cité de l'Amitié, à Bobigny. Et vous accusez les politiques publiques, et notamment la droite alors au pouvoir, d'avoir cassé cette dynamique...

Les cités étaient situées dans les banlieues rouges, avec un idéal porté par tous ces militants, qu'ils soient politiques ou associatifs. Dans notre cité, il y avait des médecins, des ingénieurs, des architectes, des avocats, des

flics, il y avait vraiment de tout. Tout le monde rêvait d'habiter dans ces logements. Avec la crise économique, on change d'époque. Des décisions politiques sont prises, comme le décret Barre en 1977, qui donne un coup d'arrêt au financement du logement social par l'État, et pousse les gens à acheter. Mais en réalité, derrière tout ça, il y a une vraie confrontation entre deux approches politiques : les communistes, qui étaient dans le collectif, avec l'idée qu'on

n'a pas besoin d'être propriétaire, et que ce qui importe, ce sont les valeurs qu'on partage ensemble, et ce qu'on va construire ensemble. Et la droite, qui dit : « Vivre ensemble, ça n'a pas de sens. » Le point de bascule, c'est à la fois la crise économique, mais aussi une autre idée de la société qui est portée politiquement.

Très vite, votre double culture vous met dans une situation de questionnement, non ?

Lorsque j'allais, petite, à la Sécu ou la CAF avec ma mère, nous sentions que nous n'étions pas traitées convenablement. Mais un enfant ne sait pas mettre un mot sur le racisme... Et puis, j'ai été invitée à l'anniversaire d'une copine de classe. Son père, me voyant dans la salle, m'a délogée. Il a dit : « Je ne veux pas d'Arabe ici. » Ça a été un moment très violent, parce que tu ne te vois pas comme une Arabe, mais pareille que tes copines. Et cette histoire



a coïncidé avec la loi Stoléru : le père de ma copine Latifa a accepté de repartir en Algérie, pour 10 000 francs, avec sa famille. Cette addition d'événements brutaux nous a renvoyés un peu plus encore à l'idée que nous étions différents, et que cette différence était un problème. Plus tard, nous avons pris conscience du racisme, de la colonisation, de la guerre d'Algérie...

Pour les filles, sortir de l'invisibilité a permis de mener des combats très politiques ?

Nous avons été une génération pionnière, même si nos batailles ont été menées dans l'ombre et dans l'indifférence. Je le dis très souvent : les garçons étaient en colère contre une société qui les rejetait de manière extrêmement violente. Alors que nous, les filles, nous étions révoltées. À la fois contre

une société dont on voyait bien qu'elle était raciste, qu'elle ne nous protégeait pas, mais aussi par des familles qui ne voulaient pas bouger, et qui pensaient vivre en France sur le modèle d'une vie au pays. Et ça, ce n'était pas transposable. Parce que nous, nous étions déjà ailleurs. Les garçons, dans le rapport qu'ils ont à la mère, qui les couvent, les idolâtrent, ont été moins enclins à bouleverser le système familial. Ma sœur, qui a sept ans de moins que moi, a pu aller au ciné, sortir avec ses copines, organiser des anniversaires à la maison. Avant nous, il n'y avait pas de modèles de femmes, en France, dans respect des traditions, tout en vivant pleinement dans leur époque et avec leur identité, qui est aussi une identité française. Nous sommes la première génération postcoloniale qui a dû inventer cette identité.

À la fin du film, vous mettez votre fille en garde contre les pièges identitaires. Pourquoi ?

Nous sommes toujours dans une assignation. Si vous défendez les valeurs de la République, que vous êtes laïque, vous êtes encore considérée comme une vendue. Je crois qu'il faut qu'on libère nos filles, mais nos garçons aussi, aujourd'hui, de cet héritage. Des luttes, il y en a toujours à mener, la République n'est pas parfaite, la société n'est faite que d'une juxtaposition d'individus. Et, dans cette juxtaposition, il faut trouver à créer du lien, pour ne pas se laisser emporter par les discours radicaux, où on veut nous enfermer dans une forme de racialisation, où notre origine doit prédominer et orienter nos vies. C'est très dangereux. On est passé de la question sociale, qui a structuré les luttes,

à une question raciale, qui commence à restructurer des luttes. Dans les années 1970, la plupart des militants avaient connu la guerre. Ils avaient enduré une société dans laquelle la haine avait pu conduire aux pires atrocités. Leur combat, c'est toute la dynamique du Conseil national de la Résistance, une flamme, une volonté de changer le monde. Nos centres de loisirs, par exemple, sont une émanation d'un mouvement né après le CNR, porté par des résistants, qui avaient à cœur d'accompagner les enfants pour leur donner accès à la culture, au sport, à toutes ces choses connexes de l'instruction, qui permettent de construire des citoyens éclairés. Et c'est ça qu'on a perdu, au-delà d'une utopie. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
CAROLINE CONSTANT
cconstant@humanite.fr

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur



LUNDI 4 MARS

MARDI 5 MARS

Histoire d'une conquête

23h10 FRANCE 2

On nous appelait beurettes

Documentaire français de Bouchera Azzouz (2018). 52 min.

On peut regarder les trains passer, ou monter dedans. Bouchera Azzouz a choisi de s'installer dans la locomotive. Elle a compris que les événements ne suffisent pas à faire l'histoire. Que tout vécu prend sens dans le récit qu'on en fait. Fille d'immigrés marocains née à la fin des années 1960, enfant des quartiers populaires, ex-secrétaire générale du mouvement Ni Putes Ni Soumises, militante féministe, Bouchera Azzouz est retournée sur les lieux de son enfance, Bobigny, ses HLM, sa cité de l'Amitié, ses rêves de liberté, ses désillusions. Elle ne raconte rien que des vies, la sienne, celles de ses copines. Des petites filles dont les parents ont quitté leur pays, l'Algérie, le Maroc ; des gamines qui poussent dans la joie, au centre de loisirs, en colonie de vacances, nourries des jeux, chants et comptines qui font la culture populaire française. Elles ont vu poindre les premiers tiraillements



quand la crise économique a fait son œuvre, poussant les gens au repli, elles étaient immigrées en France, émigrées dans leur pays d'origine, jamais tout entières, forcées de s'inventer une terre du milieu pour se construire un avenir, rêver. Elles sont devenues des femmes malgré elles, l'étau s'est resserré. Il fallait choisir, pour les unes, la fuite en avant vers une liberté vaine, la rupture avec leurs parents ; pour les autres, les mariages forcés avec leur lot

de coups et d'abus, pour satisfaire aux exigences des pères. Dans le même temps, la drogue, le racisme ont charrié leur part de drames, défait des familles. Bouchera a enfilé le voile, comme on étouffe un cri. Le temps de comprendre que ses origines ne sont pas des entraves, le temps d'apprendre que l'identité est un concept mouvant qui se façonne moins dans l'être que dans le devenir. Ses amies sont devenues des mères comme Bouchera, toutes posent à la fin du film dans un salon avec leurs enfants entourés de leurs grands-mères. Trois générations pour raconter l'histoire d'une conquête. Celle de la liberté.

Elsa Vigoureux



23.10 France 2 Documentaire

On nous appelait Beurettes

| Documentaire de Bouchera Azzouz (France, 2018) | 55 mn. Inédit.

Bouchera, 10 ans, joue avec ses copines. Cette fille d'immigrés marocains est une « Beurette ». *« C'est comme ça qu'on appelait les filles arabes dans les années 1980, explique la réalisatrice-narratrice. J'ai l'air d'une enfant comme les autres, et pourtant j'ai grandi sans savoir qui j'étais, écartelée entre deux mondes, deux cultures, deux histoires. »* Tout démarre pour elle à la cité de l'Amitié, à Bobigny, où elle grandit dans une diversité d'origines et de milieux, autour de valeurs communes. Mais cet idéal du vivre-ensemble va se fracturer avec la crise économique des années 1970. Pour Bouchera et ses amies, l'adolescence rime soudain avec problèmes : certaines sont contraintes d'arrêter leurs études ou d'opter pour des filières professionnelles. La surveil-

lance parentale va conduire à « des drames dans de nombreuses familles » (fugues, mariages forcés, drogue...).

Revisiter l'histoire de l'immigration à travers les parcours de femmes, la réalisatrice avait amorcé cette démarche dans le formidable *Nos mères, nos daronnes*. Elle s'attache ici à décrypter le combat des filles de la génération suivante, par des vidéos personnelles et des interviews de ses amies Ouardija, Dalila, Mina... Toutes ont souffert de cet impossible positionnement entre la France et le Maghreb. Le film déploie aussi un volet politique, révélant les effets négatifs de la régularisation massive de sans-papiers dès 1981 (qui provoquera l'explosion des demandes en mariage, pour le malheur de nombreuses « Beurettes »). En concluant par un message à sa fille de 13 ans, Bouchera Azzouz passe le flambeau des luttes aux descendantes des « daronnes ». Une transmission qui passe, encore et toujours, par la parole. — **Emmanuelle Skyvington**

LIRE page 70.



DOCUMENTAIRE



Les sœurs Shabbah et Aourdia, amies de la documentariste Bouchera Azzouz, au temps de l'insouciance.

PAS DE QUARTIER POUR LES FILLES DE LA CITÉ

Années 1970, Bobigny. Pour les Beurettes, l'adolescence marque la fin de la mixité et de la liberté. La réalisatrice réhabilite leur histoire.

On nous appelait Beurettes
Mardi 23.10
France 2

Revisiter l'histoire des quartiers au travers de celle des femmes issues de l'immigration, telle était la démarche amorcée par la réalisatrice Bouchera Azzouz avec son premier film, *Nos mères, nos daronnes*, diffusé en 2015 sur France 2. Elle y filmait Rahma, sa mère, et ses amies de toujours, Yamina, Sabrina, Zineb. En leur donnant la parole, la cinéaste retraçait « les batailles que ces femmes maghrébines avaient menées, les victoires qu'elles avaient arrachées », catapultées en France dans les années 1960. Aujourd'hui, avec *On nous appelait Beurettes*, Bouchera Azzouz replonge dans son parcours personnel, tout en explorant les trajectoires des Beurettes (féminin de Beur, lui-même le verlan

d'Arabe), « ces filles nées en France de la première génération postcoloniale. Sans modèle auquel nous identifier, nous étions les premières à devoir écrire une nouvelle façon d'être une femme maghrébine en France ». Sa démarche participe aussi à la restauration d'une histoire tombée aux oubliettes. « Sans mémoire, il est difficile de vivre sereinement son présent et d'appréhender l'avenir. Les problématiques vécues par nos mères se répètent aujourd'hui pour les générations de jeunes issus de l'immigration, notamment pour les filles. Face au repli communautaire et identitaire, il faut raconter notre histoire. »

Écrit à la première personne, le documentaire de Bouchera Azzouz s'ancre dans la cité de l'Amitié, à Bobigny, où ses parents emménagent en 1969. Premier coup de bol, qui donne

au film une dimension intime et générationnelle, elle met la main sur des vidéos amateurs où on la reconnaît, s'amusant avec ses copines, en colonie, en classe verte. « J'ai eu la chance de retrouver des images authentiques aux archives départementales. A l'école primaire, notre directrice, férue de cinéma, gardait toujours une caméra à portée de main et filmait absolument tout. » Par ailleurs, elle a récupéré des séquences filmées à la cité de l'Amitié qui, forte de sa modernité, de son statut de « quartier pilote » et de « laboratoire », abritait le premier centre de loisirs de France, ouvert aux enfants hors temps scolaire. « Tous les jours après l'école, j'y retrouvais mes amies. Je savais que des films y avaient été tournés à l'époque. »

Deuxième atout : les témoignages incarnés de Mina, Aourdia, Dalila..., amies d'enfance de la réalisatrice, habilement mêlés à des archives qui racontent l'époque (aide au retour dans le pays d'origine mise en place par Lionel Stoléru en 1977, régularisation des clandestins en 1981). Elles reviennent sur leur adolescence, l'époque où tout bascule pour elles. Leurs parents, redoutant qu'elles s'éloignent des traditions et adoptent le style de vie des jeunes Françaises, multiplient les interdits : pas de maquillage, pas de sorties et surtout pas de garçons. Une surveillance permanente qui contribue à les priver de liberté. « On voulait juste vivre notre vie avec nos copines, mais ce n'était pas possible. Notre quotidien, c'était l'école, la maison, l'école, la maison... On ne pouvait pas sortir, ni aller à un anniversaire. Loisirs, études, tâches ménagères, mariage..., certaines finissaient par céder à la pression. Mais les tensions dans les familles ont engendré une grande détresse et des traumatismes profonds... Certaines ont plongé dans la drogue pour essayer de traiter ce mal-être identitaire violent. J'avais envie de rendre hommage à toutes ces filles qui ne sont pas arrivées à 25 ans, mortes d'overdose ou du sida. » Encore aujourd'hui, elles ont du mal à évoquer les mariages arrangés auxquels elles ont, pour la plupart, été confrontées. « Notre mémoire collective s'écrit au masculin ; on se souvient tous de "la marche des Beurs" (en 1983). Mais moins de ce que nous, les filles, avons vécu au sein de nos familles et de la société. » Une indispensable réhabilitation de la mémoire écrite au féminin.

— Emmanuelle Skyvington